

une revue bi-mensuelle qui a pour objet d'établir des « bilans et plans sociaux ». M. Bertrand de Jouvenel publie un « Plaidoyer pour la civilisation », dans le numéro daté du 8 octobre. On y trouve aussi « Indices poétiques » de M. Renaud de Jouvenel.

Esprit (1^{er} octobre), numéro spécial qui porte en titre ces mots : « L'Argent, misère du Pauvre, misère du Riche. »

Cahiers du Sud (octobre) : M. René Trient : « Lawrence panthéiste et l'Antiquité Païenne ». — « Arnaud Dandieu », par M. L.-P. Quint.

Revue des Deux Mondes (15 octobre) : Correspondance entre M. H. Bergson et William Jones. — Souvenirs du peintre Adolphe Yvon. — « Le chêne et le cep », par M. J. de Pesquidoux.

Europe (15 octobre) : M. E. Berl : « La France en quête de justifications ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

MUSIQUE

Premières auditions. Concerts Padeloup : *Mouvement Symphonique N° 3*, par Arthur Honegger. — Concerts Cortot (Ecole Normale) : *Le Cercle des Heures*, par Gustave Samazeuilh. — La question des programmes. — Orchestre Symphonique de Paris : *Deux Danses*, par Jeanne Leleu. — A propos du Cinéma.

Nous sommes devant la musique comme Hamlet devant les nuages : nous y pouvons voir tour à tour une belette, un chameau ou une baleine. Tel quatuor de Beethoven a suggéré aux critiques des commentaires fort étranges, certainement, les uns et les autres, aux intentions de l'auteur — l'un ayant cru y trouver un dialogue philosophique, à la manière du *Phèdre*, l'autre une idylle, un troisième la peinture d'un combat. Rien n'est plus vain que certaines gloses littéraires qui prétendent expliquer et ne font qu'embrouiller, bâtissent un petit roman au lieu de laisser l'auditeur imaginer à l'aise ce que la musique lui suggère. C'est le défaut, et encore aggravé, des livres illustrés qui trahissent le texte et interposent entre la pensée de l'auteur et l'esprit du lecteur une image inutile. Et c'est ce qu'a voulu éviter **M. Arthur Honegger** en donnant pour titre à son nouvel ouvrage *Mouvement symphonique n°3*, tandis que les deux premiers, baptisés *Pacific 231* et *Rugby*, suggéraient l'image d'une locomotive et d'une partie de ballon ovale. Et pour qu'il ne demeure aucun doute, M. Honegger a précisé dans le *Guide du concert* :

« Ce mouvement symphonique n'indique pas son point de départ, contrairement aux deux précédents. On peut donc conclure qu'il y a un point de départ, ajoute le *Guide*, mais les auditeurs feront sans doute bien de ne point se mettre martel en tête pour le trouver et de réserver leur attention à l'expression purement musicale de l'œuvre. » C'est ce qu'ils firent, et les divergences d'interprétation imaginative du « mouvement » ne les ont point empêchés de se retrouver tous, une fois le morceau achevé, car le succès en a été fort vif; ceux qui ont vu une belette ont été d'accord pour applaudir avec ceux qui avaient vu un chameau, les uns et les autres ayant trouvé de la musique, ce qui est l'essentiel. Ce « mouvement » est du meilleur Honegger: il en a les qualités de sincérité, de puissance, qui ont assuré le triomphe des précédents; mais peut-être possède-t-il encore quelque chose de plus, sans rien diminuer de celles-ci. Le dernier tiers de la pièce oppose à la force, à la décision des deux premières parties une sorte d'accalmie — épisode occupé par un chant de saxophone tout rempli de poésie et de tendresse. Le contraste est vif entre l'âpreté du début, l'irrésistible fougue de l'*allegro* et cet *andante* mélancolique et rêveur. Et l'on aime cette puissance et cette variété.

M. Arthur Honegger a conduit lui-même ce *Mouvement symphonique* à la victoire: il n'est pas douteux que nous ayons de prompts occasions de le réentendre.

Le reste du concert était dirigé par M. Louis Hasselmans, dont j'ai dit déjà la valeur. La jeune violoniste Ginette Neveu joua le *Poème* de Chausson en virtuose accomplie — et en artiste, ce qui est mieux encore.

§

Au programme du concert privé, donné à l'École Normale, M. Alfred Cortot a inscrit la première audition d'une œuvre nouvelle de **M. Gustave Samazeuilh**, le *Cercle des Heures*, pour chant et piano. C'est un recueil de six pièces, la première tirée du *Jardin des caresses*, traduit par M. Frantz Toussaint, les autres empruntées à l'anthologie chinoise, mais qui, malgré ces origines différentes, se suivent et s'unissent

admirablement. Elles ont de commun une même poésie, un sentiment aussi délicat, aussi nuancé, une même grâce. Et c'est ce que l'on retrouve dans la musique variée à souhait, opposant, selon les sujets, inventions rythmiques et mélodiques, mais demeurant toujours d'une sincérité et d'une originalité rares. On sent que ces chants ont spontanément jailli d'un vrai musicien dont il est regrettable de rencontrer si peu souvent le nom sur les affiches de nos concerts. On y retrouverait avec plaisir *La Nuit*, *Les Naiades au soir*, *Le Sommeil de Canope*; et les violonistes virtuoses seraient bien inspirés qui songeraient au *Chant d'Espagne*. Espérons qu'on ne nous fera pas trop attendre la première audition à l'orchestre de ce *Cercle des Heures* que M. Alfred Cortot a accompagné — magistralement — au piano, mettant en pleine lumière les brillantes qualités de cette belle partition. Mme Croiza interprétait ces mélodies avec son incomparable talent. Elle a obtenu le plus vif succès personnel. On l'avait acclamée un peu plus tôt, après *la Mort de Didon*, de Purcell — un très grand chef-d'œuvre, un des sommets de la musique dramatique, mais que presque tout le monde ignore, puisqu'on ne le joue jamais...

Mais on joue sempiternellement les mêmes ouvrages — sous prétexte qu'ils assurent la recette. Est-ce si sûr que cela? L'argument n'excuse-t-il pas simplement la routine? Et puis aussi, trop souvent, lorsqu'il s'agit de composer **les programmes**, des questions interviennent où la musique n'a point de place. On se garde de sortir des sentiers battus — et rebattus; certains musiciens, et parmi les plus grands, sont comme frappés d'ostracisme. Pendant longtemps, Vincent d'Indy a été tenu en exil, et il n'a pas encore repris le rang qui doit être le sien; Magnard reste des années sans qu'on le joue, et Lili Boulanger pareillement. M. Wiktowski a sans doute le tort d'habiter Lyon et M. Guy Ropartz la Bretagne... C'est un tort impardonnable, vraiment, et on le leur montre bien. Mais ce n'est pas en quelques lignes que je puis dire sur ce sujet tout ce qu'il faudrait et j'y reviendrai: les occasions, hélas! ne manquent point! Je dois d'ailleurs louer aujourd'hui MM. Emile Cooper et Albert Wolff qui ont l'un et l'autre donné deux fort belles exécutions de la *Troisième*

Symphonie de M. Albert Roussel — page capitale de la musique contemporaine française.

§

Au printemps dernier, une suite symphonique de **Mlle Jeanne Leleu**, *Transparences*, obtenait au concert Straram un succès éclatant. Les deux *Danses* (*Danse nocturne* et *Danse rustique*) que M. Monteux a inscrites au programme de l'Orchestre Symphonique de Paris n'ont pas été moins bien accueillies. Elles n'étaient pas inédites, ayant été exécutées l'une et l'autre comme « envoi de Rome », mais en des conditions si déplorables qu'elles ne permirent point d'en apprécier la valeur. Heureusement, M. Pierné avait au préalable donné la *Danse rustique* aux Concerts Colonne, et le public était déjà renseigné sur l'œuvre du jeune Prix de Rome qu'il avait accueillie avec une faveur marquée.

L'exécution donnée par M. Monteux, magnifiquement au point, a montré la belle et originale richesse de cette musique. La *Danse nocturne* est pleine de mystère, d'ombres et de parfums. Des frémissements animent le silence, s'organisent en rythmes; une flûte, tendrement, se fait entendre, puis le mouvement se précise, bientôt apaisé dans la sereine douceur du clair de lune. C'est une très jolie page, pleine de cette poésie intime et de cette sincérité qui s'affirmeront dans les *Transparences*, mais qui déjà classaient, au temps de son séjour à Rome, Mlle Leleu parmi les meilleurs symphonistes. La *Danse rustique* n'est pas moins bien venue. Si la « nocturne » laissait place à la rêverie, la « rustique » est tout mouvement. La danse — nous dit l'argument — se déroule dans les Cévennes, à Cromedeyre-le-Vieil, où Jules Romains dit que les pieds trépignent, parmi les cris et les rires des filles:

On entend le chant des musettes,
Qui se retourne et se tortille
A la façon des salamandres...

Et la musique de se retourner et de se tortiller, elle aussi; l'orchestration, si nourrie, demeure pourtant d'une clarté constante, sans lourdeur; les hardiesses harmoniques trou-

vent leur raison dans cette frénésie qui emporte danseurs et ménétriers. Page hautement colorée, pleine de santé et de belle humeur — et qui garde néanmoins sous ses vives enluminures une distinction et une tenue montrant en Mlle Jeanne Leleu une fille spirituelle de Chabrier. Un épisode central ménage, au milieu de ce tourbillon, un moment de repos: une ronde plus lente s'organise et se déroule, toute gracieuse. Mais bientôt les rythmes impérieux imposent leur domination et la danse rapide reprend, entraînant tout l'orchestre à nouveau déchaîné. La pièce s'achève par une coda qui, dans le calme revenu, fait doucement chanter un cor. Mlle Leleu n'a point voulu terminer, comme tant d'autres, par une « fin brillante ». Scrupule excessif: il est probable que la *Danse rustique* — et malgré le charme du *finale* — gagnerait à en être allégée pour s'opposer plus nettement ainsi au premier volet du diptyque. Quoi qu'il en soit, je serais bien en peine s'il me fallait dire auquel des deux vont mes préférences: peut-être, du point de vue technique, le second est-il plus parfait. Mais il y a tant de poésie dans le premier, et tant de tranquille audace, qu'il faut bien espérer que, désormais, on ne les séparera plus.

M. Monteux a été chaleureusement acclamé après cette exécution magnifique. Il avait d'ailleurs composé un programme de premier ordre — avec un *Petrouchka* qui fut une merveille de finesse, d'intelligence et de sensibilité. Puis M. Lifar (qui va passer quelques semaines en Amérique) a dansé des fragments de *Prométhée* et mimé *l'Après-Midi d'un Faune*. On peut discuter certains points de cette interprétation, et surtout dans sa partie médiane; mais il est hors de doute que le début et la fin sont admirables et que M. Serge Lifar atteint là un des sommets de son art. On l'a frénétiquement applaudi et il le méritait bien. Ainsi la preuve est faite (M. Eugène Grassi, si j'ai mémoire, déjà l'avait montré à ses concerts de la Gaïeté) que la danse et la musique peuvent faire alliance au concert, pour le plus grand profit de nos orchestres.

§

Pour illustrer, en quelque sorte, la chronique que j'ai ré-

cement publiée sur **la Musique au Cinéma**, voici un écho pris dans le *Guide du Concert* (n° 1, p. 9):

M. Maurice Ravel a assigné en 75.000 francs de dommages et intérêts les sociétés productrices du film *Don Quichotte*, lesquelles avaient — fait piquant — commandé la musique simultanément à l'auteur de *Daphnis* et à Gretchaninoff. C'est, écrit justement Ravel, « traiter les musiciens comme des fournisseurs et la musique comme une marchandise interchangeable ».

Evidemment. Mais les fabricants de films n'ont-ils pas toutes les audaces? Ne les voyons-nous pas exploiter sans vergogne les chefs-d'œuvre de la littérature, en altérer profondément le sens, bouleverser les épisodes, modifier le dénouement, marier Salammbô et Mathô, faire mourir Julien Sorel sur la barricade, se moquer de tout — et singulièrement du public, abêti par leurs soins?

RENÉ DUMESNIL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Charles Baudelaire et l'Ecole Normande, D'APRÈS PHILIPPE DE CHENNEVIÈRES ET LE VAVASSEUR. — *L'Ecole Normande*, petit cénacle de jeunes écrivains, intriguait beaucoup les étudiants et les littérateurs au voisinage de 1845. Très certainement, la fréquentation de Baudelaire, que l'on savait l'ennemi des chapelles et des clubs, occupait une large place dans l'éveil des curiosités. Cette intimité ne pouvait d'ailleurs que rehausser la renommée naissante d'un groupement artistique et littéraire, même fantaisiste. Il faut dire encore que l'indépendance des caractères, l'érudition très étendue, le contraste des aptitudes et des goûts, l'étroite solidarité qui unissait les membres de cette association, fille du hasard, étaient connus de quelques personnes averties. Mais la notoriété de l'Ecole Normande fut éphémère. Comme elle n'avait ni but, ni devise, elle perdit son prestige après 1848, par la dispersion de ses membres rappelés, les uns et les autres, en provinces. Depuis lors, plusieurs essayistes, notamment MM. Ernest Raynaud (1), Jules Mouquet (2), etc., attentifs

(1) Ernest Raynaud : *Un ami de Baudelaire*, « *Mercure de France* », 1^{er} mars 1922.

(2) *Charles Baudelaire. Vers retrouvés* par Jules Mouquet. Paris, Editions Emile Paul frères, 1929.